

Lettre de Michel Bakounine à Anselmo Lorenzo

Au citoyen Lorenzo, délégué de la Région Espagnole de l'Association Internationale des Travailleurs à la dernière Conférence de Londres (1). Ce 10 mai 1872. Locarno.

Cher citoyen,

Des amis de Barcelone viennent de m'apprendre, seulement aujourd'hui, que, questionné par eux sur mon compte, après votre retour de Londres, vous leur avez répondu par ces mots: "Si Outine a dit vrai à Londres, Bakounine est un misérable. Si ce n'est pas vrai, Outine n'est qu'un vil calomniateur. (2)"

[Présentation d'Outine et des motifs de Bakounine]

Six mois se sont écoulés, à peu près, depuis que vous leur avez posé ce dilemme. Et si les amis de Barcelone ne s'étaient enfin décidé à m'en avertir aujourd'hui j'aurais encore ignoré que M. Outine s'est amusé à me calomnier d'une manière infâme à Londres ce qui d'ailleurs de sa part ne me surprend pas, chaque homme faisant naturellement ce que sa propre nature lui commande. Maintenant je sais au moins qu'il m'a calomnié, mais j'ignore encore tout-à-fait la teneur de ses calomnies. Car il faut que vous sachiez, citoyen, que mes compagnons et amis, les hérétiques de la Fédération Jurassienne, que l'orthodoxie officielle et inquisitoriale du Conseil Général de Londres a trouvé bon de frapper de l'excommunication majeure, en les mettant arbitrairement au ban de l'Internationale, et moi qui, depuis trois ans, vis à peu près isolé à Locarno, nous ne savons encore presque rien de ce qui s'est fait, de ce qui s'est dit et de ce qui a été résolu soit dans les séances officielles, soit derrière les coulisses et dans les conciliabules plus intimes de cette fameuse Conférence de Londres qui, je le crains beaucoup, n'a été autre chose qu'un coup d'Etat monté par des gens habiles; pour établir dans l'Internationale la domination d'une coterie excessivement intrigante et ambitieuse et autoritaire au suprême degré.

Je reviens à mes calomniateurs. J'en parle au pluriel, car il ne faut pas vous imaginer que ce petit juif russe qu'on appelle M. Outine soit le principal et le seul. Ce qu'il dit et ce qu'il fait ne peut avoir quelque importance que parce qu'il est l'instrument du grand chef de la synagogue, le citoyen Marx (3). Je vous ai dit qu'aucun mensonge, aucune calomnie, aucune infamie venant d'Outine ne sauraient m'étonner: tourmenté par une ambition et par une vanité qui n'égalent que sa nullité; la bouche toujours pleine de paroles pompeuses, qu'il a apprises par cœur, et qu'il répète comme un perroquet, la voix sonore, les gestes pathétiques, mais le cœur absolument vide de tout autre objet que lui-même, et la tête incapable de concevoir et de développer une idée; sauteur sans vergogne, menteur effronté; lâche et poltron lorsqu'il ne se sent pas soutenu, mais devenant d'une arrogance fabuleuse, tout-à-fait juive, lorsqu'il y a une masse musculaire derrière lui; versatile et faux comme un jeton, courbant l'échine devant tout ce qui lui paraît influent et brillant, flattant le prolétariat par les manifestations grossières d'une humilité et d'un respect hypocrites, changeant enfin les principes comme on change les habits, selon les exigences du milieu et du moment, ce petit misérable n'a d'autre force que son front d'airain, sa conscience sans vergogne, son incontestable talent pour l'intrigue et une douzaine de mille livres de rente qui le posent très bien dans le parti de la réaction aujourd'hui dominante dans l'Internationale de Genève. Notre ami, Pellicer Farga de Barcelone, pourra vous donner une idée parfaitement juste du parti dont je vous parle, l'ayant vu à l'œuvre tant à Genève qu'au Congrès de Bâle. Ce parti, dont M. Henry Perret que vous avez dû rencontrer à Londres est un très digne représentant et qui se compose de la fine fleur des citoyens-ouvriers de l'horlogerie, est devenu tout puissant aujourd'hui dans l'Internationale de Genève, grâce au double appui des bourgeois radicaux auxquels il veut bien servir d'instrument et de marchepied, d'un côté, et du Conseil Général de Londres dirigé par la coterie marxienne (4), de l'autre. Profitant de cette haute protection, il a transformé non le peuple, mais l'organisation de la Fédération Romande, en tant qu'elle est représentée par ses comités et par son journal officiel, *L'Egalité*, en une très sale intrigue réactionnaire, et M. Outine, s'y trouve naturellement à sa place.

Pour en finir avec lui, j'ajouterai, que l'ayant rencontré pour la première fois en 1863 à Londres, et l'ayant apprécié à sa juste valeur, je l'ai tenu toujours éloigné de mon intimité ce qui m'a valu

naturellement de sa part une haine atroce. Cette haine il l'avait couvée silencieusement dans son cœur tant qu'il n'avait point trouvé un appui formidable dans la haine autrement sérieuse que m'a vouée le citoyen Marx. Je sais de source certaine, et je pourrai le prouver au besoin, que Marx n'a pas seulement favorablement accueilli, mais qu'il a provoqué les calomnies d'Outine. Déjà en 1870, alors qu'au nom du Conseil Général, Marx envoyait à tous les Conseils ou Comités régionaux de l'Internationale, une circulaire confidentielle, rédigée en allemand et en français en même temps et pleine, à ce qu'il paraît, d'invectives injurieuses et de calomnies contre moi (c'est un fait dont je n'ai eu connaissance que depuis quelques semaines, grâce au dernier procès de Liebknecht) dans les premiers mois de 1870, Marx écrivait déjà à Outine, en lui recommandant de réunir tous les documents qui pourraient servir de base à une accusation contre moi devant le prochain Congrès. Vous pouvez vous imaginer si Outine s'est mis en quatre pour trouver, pour inventer quelque chose! Et à force de fourberie ils sont parvenus, dit-on, à forger tout un système de calomnies qui, pour être ridicules n'en sont pas moins odieuses, calomnies dans lesquelles ils ont eux-mêmes si peu de confiance qu'ils n'ont jamais osé les publier, se contentant, les dignes gens!, de les colporter confidentiellement au moyen de leurs circulaires, de leurs agents, et de leurs lettres, derrière mon dos. Maintenant je saurai bien les forcer d'oser.

[Exposé des divergences entre marxistes et libertaires, la personnalité de Marx et celle de Bakounine, d'après ce dernier]

Vous me demanderai comment j'ai pu m'attirer cette haine terrible de Marx? Aujourd'hui je ne puis, ni ne veux entrer dans les détails, quoique je sache que, quelque répugnance que j'éprouve à introduire des questions de personne dans les débats de l'Internationale, -et j'ai donné une grande preuve de cette répugnance, puisque, malgré toutes les attaques de mes ennemis, j'ai gardé le silence pendant près de trois ans-, je serai bien obligé de le faire bientôt. Dans cette lettre, que je considère comme le commencement d'une lutte que je déplore, mais que je ne puis plus éviter, je me contenterai de vous indiquer les deux causes principales.

Mes amis et moi, nous avons commis deux grands crimes: l'un personnel, et l'autre principliel. Tout en rendant complète justice à l'intelligence, à la science du citoyen Marx, aussi bien qu'aux services qu'il a rendus à la cause du prolétariat (5), nous n'avons jamais voulu courber nos têtes devant lui, ni le reconnaître pour notre chef, ayant tous l'idolâtrie en horreur, et une aversion profonde, instinctive et réfléchie en même temps, pour tout ce qui s'appelle autorité, gouvernement, tutelle, individualités dominantes ou des chefs. Voilà notre crime personnel. C'est une révolte contre celui que, dans son pieux enthousiasme, M. Liebknecht, l'un des rabbins subalternes de la synagogue, appelle "son précepteur".

Notre crime principliel n'est pas moins grave. Nous avons osé opposer à la théorie de Marx, théorie essentiellement pangermanique et autoritaire, de l'émancipation économique du prolétariat et de l'organisation de l'égalité et de la justice par l'état, le principe latino-slave, anarchique et rebelle de l'abolition de tous les Etats. En conséquence de ce principe, nous combattons les tendances, aujourd'hui par trop ostensibles de la coterie marxienne à l'établissement d'une discipline hiérarchique, d'un gouvernement et d'une dictature masquée dans l'Internationale même, au profit d'un conseil général quelconque. Aussi bien que les Belges, avant eux, le Congrès de la Fédération internationale du Jura a proclamé, conformément aux statuts généraux primitifs, les seuls obligatoires pour toutes les sections de l'Internationale, que le Conseil Général, n'étant et ne devant être revêtu d'aucun pouvoir gouvernemental, n'est rien qu'un Bureau Central de statistique et correspondance, en même temps qu'une sorte de drapeau symbolique de l'union fraternelle qui doit exister entre les prolétaires de tous les pays.

Pour vous donner en échantillon de la bonne foi de nos adversaires, je vous citerai quelques mots [d'un article] que j'ai trouvés dans le N° du 5 mai de la "Liberté" de Bruxelles, journal à la haute impartialité duquel j'aime d'ailleurs à rendre justice. C'est un compte rendu, d'ailleurs passablement confus et très peu consciencieux, paraît-il, de votre dernier Congrès de Saragosse. J'ai lieu de croire que c'est M. Lafargue, le gendre de M. Marx et le commissaire extraordinaire du Conseil Général en Espagne, qui l'a fait. Il dit:

"La circulaire du Jura qui menaçait l'Internationale d'une scission et de la création de deux centres, n'a eu quelque importance qu'en Italie où le mouvement prolétaire est tout-à-fait jeune et entre les mains des doctrinaires idéalistes." Oui, tellement doctrinaires, qu'ils ont repoussé la doctrine

Marxienne de l'Etat, et idéalistes à ce point qu'ils ont éprouvé du dégoût pour les sales intrigues et les calomnies des Marxiens.

Vous avez certainement lu la circulaire du Jura, circulaire, à la rédaction de laquelle je n'ai absolument pris aucune part, ni directe, ni même indirecte, n'ayant pas assisté au Congrès de Sonvilliers, mais à laquelle j'ai pleinement adhééré après l'avoir lue, et comme vous n'avez aucun intérêt à en dénaturer le sens et le but, vous avez dû reconnaître, que loin d'avoir songé à créer un centre nouveau, à côté de celui qui existe déjà à Londres, elle n'a eu d'autre objet que de faire rentrer ce dernier dans ses limites et dans son utile mais très humble mission, de Bureau central de statistiques et de correspondance. Il faut être de bien mauvaise foi pour accuser d'ambition des sections ouvrières qui, en protestant contre le pouvoir des centres et en faisant une guerre acharnée au principe maudit de l'autorité, dans toutes ses applications possibles, attaquent les fondements même sur lesquels ont pu s'appuyer jusqu'ici toutes les ambitions et toutes les dominations tant collectives qu'individuelles! La circulaire du Jura, loin d'avoir manqué son but, l'a atteint, puis qu'elle a provoqué dans tous les pays du Continent de l'Europe, moins l'Allemagne et moins les quelques pays qui subissent moralement le joug de l'Allemagne, des manifestations unanimes si directement opposées à la dictature du Conseil Général de Londres, que ce dernier dûment averti, jure maintenant ses grands Dieu que jamais il n'avait songé à franchir les limites si modestes qui lui sont imposés par nos statuts généraux. Pour peu que l'Internationale tienne à ne point se suicider et à ne point laisser paralyser ni détourner de son but le mouvement révolutionnaire du prolétariat en Europe, jamais elle ne permettra à aucun Conseil Général de franchir ces limites.

Sa composition même, imposée par la force des choses, est telle qu'il serait ridicule de sa part de prétendre à une direction politique quelconque. Car il n'est pas même le produit d'une élection régulière. Il se recrute par lui-même, ainsi que le font toutes les académies aujourd'hui, ainsi que l'ont fait jadis certains sénats dans les républiques oligarchiques. Les Fédérations ouvrières étant trop pauvres pour maintenir leurs représentants permanents, élus par elles, soit à Londres, soit dans tout autre point central, force fut aux Congrès de maintenir toujours le même Conseil Général en lui laissant le soin et le droit de se renouveler partiellement lui-même. Mais ils n'ont pu [le] faire qu'à cette condition, que le Conseil Général ne pourra jamais s'arroger aucun pouvoir gouvernemental, car autrement ils auraient condamné les sections ouvrières, le prolétariat de tous les pays à subir le joug d'un gouvernement dont les membres lui seraient en grande partie inconnus. Ce serait le principe d'une oligarchie monstrueuse introduit dans l'Internationale et posé à la tête du mouvement socialiste et révolutionnaire de l'Europe. Donc, les Congrès, en maintenant depuis 1866, toujours le même Conseil Général, ont montré par la-même qu'ils n'ont attaché aucune importance à sa composition personnelle; et il <ne> leur était permis de n'y point attacher d'importance seulement à cette condition, qu'il soit bien entendu que le Conseil Général ne pourra être jamais revêtu d'aucun pouvoir.

Si l'on m'objecte que depuis la fondation de l'Internationale il s'est trouvé un groupe d'hommes intelligents et dévoués, une minorité comme plus ou moins de tous, -ce qui d'ailleurs ne sera point vrai, si sous ce mot de tous l'on entend la masse des Internationaux, et que dans cette minorité il y a un homme doué d'une intelligence et d'une science supérieures, l'un des pères de l'Internationale- et un père peut-il jamais vouloir le mal de ses enfants?- je répondrai, et j'espère que le citoyen Marx lui-même ne voudra pas contredire cette vérité si bien prouvée par l'histoire, qu'une démocratie ou un peuple qui s'en remet à la direction d'un homme ou d'un groupe d'hommes, quelques intelligents, dévoués et désintéressés qu'ils paraissent ou qu'ils soient, comme une double faute, un double crime: il transforme cet homme ou ces hommes en despotes et soi-même en esclave. L'esclavage se trouve comme une fatalité au bout de tout gouvernement quel qu'il soit, individuel ou collectif, fut-il même élu par le suffrage universel, et contrôlé et limité parce que les politiciens de l'Allemagne appellent aujourd'hui la votation directe des lois par le peuple, sorte de plébiscite permanent et qui aurait pour résultat inévitable, unique, de fonder au non de la soi-disant volonté populaire un esclavage populaire nouveau.

Je conçois à la rigueur que dans un moment de crise suprême, lorsque les masses d'un pays sont absolument désorganisées et n'ont pas encore acquis l'habitude de se diriger elles-mêmes -et alors elles sont bien proche de devenir esclaves- je conçois que lorsque des circonstances majeures empêchent les sections d'un autre pays de se réunir et de se concerter au moyen de leurs délégués liés par des mandats impératifs, comme cela peut être aujourd'hui le cas en Espagne, je conçois que par désespoir de cause et faute absolument de tout autre moyen, elles accordent une sorte de pouvoir dictatorial de

très courte durée à un groupe d'hommes qu'elles connaissent très bien, sauf à leur demander bientôt après un compte sérieux et terrible. C'est toujours très dangereux, mais cela peut devenir inévitable. Nous croyons et nous avons exprimé cette ferme conviction, que la pensée, la vie et la puissance révolutionnaire de l'Internationale ne sont pas en haut, mais en bas, non dans les comités, mais dans le peuple des sections dont les comités ne doivent être que les Bureaux administratifs, toujours transparents pour le peuple et toujours obéissants à sa loi, que l'unité internationale enfin, ce grand but de notre Association, indépendante de toute direction central qui ne pourrait que la paralyser et la désorganiser, réside [non] dans le Conseil Général, mais dans l'identité réelle des intérêts des besoins et des aspirations du prolétariat de tous les pays, et que par conséquent l'organisation de la puissance et de l'action révolutionnaires des Travailleurs de l'Europe et du monde ne peut-être l'œuvre du gouvernement central quelconque, mais seulement celle de la Fédération parfaitement libre des sections autonomes.

Vous voyez bien, qu'entre le parti marxien et le nôtre il y a un abîme. Et quand je vous parle de notre parti, je vous prie de croire qu'il ne s'agit pas du tout de mon parti. C'est encore un des odieux stratagèmes de nos adversaires que de vouloir [me] représenter à toute force comme un chef de parti. Ils voudraient personnifier la question afin de pouvoir plus facilement l'étouffer. Ils nous représentent, moi, comme un brouillon qui pour se faire une position dans l'Internationale, ne craint pas de la diviser et mes amis, dont je m'honore de partager les principes et les convictions comme des instruments stupides de mon ambition. Ce stratagème, fondé sur une double calomnie, dont ils connaissent eux-mêmes très bien la fausseté, n'est point malhabile, mais il est infâme. Et ce qu'il y a de plus singulier, et je dirai aussi, de plus effronté, c'est que ce sont précisément les gens qui, déjà par leur théorie, sont poussés au culte de l'autorité et des chefs, et qui ne laissent échapper aucune occasion de [se] proclamer les disciples de Marx, "leur précepteur", leur législateur et leur maître, c'est tout eux qui osent jeter cette insulte à des hommes qui ne font autre chose que prêcher l'élimination des chefs et le renversement de toutes les autorités tant officielles et gouvernementales que soi-disant révolutionnaires.

Mais puisqu'il s'agit de moi, je veux m'expliquer sur mon propre compte, une fois pour toutes. Dans la polémique des Internationalistes italiens, sympathique ou antipathique, mais toujours convenable, et à laquelle j'ai sciemment évité jusqu'ici de prendre une part personnelle, ainsi que dans la sale et haineuse polémique des journaux allemands, j'ai été assez souvent représenté comme un homme très ambitieux, animé de l'orgueilleuse ou vaniteuse prétention de me poser dans l'Internationale comme un rival de Marx. Rien n'est plus faux. Il est vrai que dans les questions qui ont rapport, non aux principes même de la justice et de l'égalité, mais à leur réalisation, aussi bien qu'à l'organisation de la puissance populaire au moyen de l'Internationale, je professe un ordre d'idées diamétralement opposées à celles de Marx. Mais jamais, au grand jamais, je ne me suis posé comme un antagoniste personnel, et encore moins comme son rival.

Mais confier un tel gouvernement à un Conseil général quelconque, le charger d'organiser et de diriger la révolution sociale dans tous les pays; s'imaginer que Providence nouvelle, [illisibles] de l'omniprésence, de l'omnipuissance du bon Dieu des chrétiens, ce Conseil Général, -fut-il même composé de membres élus directement par les Fédérations régionales- sera capable d'embrasser, sans les étouffer, ou de comprendre seulement les mille manifestations du mouvement populaire, si diverses de pays à pays, de province à province, de commune à commune, et dont l'ensemble constitue seul l'universalité de la révolution sociale; s'imaginer que son intervention dans ce mouvement à la fois universel et local, collectif, et individuel -intervention nécessairement aveugle, superficielle et partielle- ne sera pas absolument malfaisante et paralysante, c'est pousser, vraiment, le culte de la centralisation et la foi dans l'autorité jusqu'à la folie!

Je connais Marx de longue date, et bien que je déplore certains défauts, vraiment détestables de son caractère, tels qu'une personnalité ombrageuse, jalouse, susceptible et trop portée à l'admiration de soi-même, et une haine implacable, se manifestant par les plus odieuses calomnies et par une persécution féroce contre tous ceux qui, en partageant généralement, les mêmes tendances que les siennes, ont le malheur de ne pouvoir accepter ni son système particulier, ni surtout sa direction personnelle et suprême, que l'adoration, pour ainsi dire, idolâtre et la soumission par trop aveugle de ses amis et disciples, l'ont habitué à considérer comme la seule rationnelle et comme la seule salutaire, tout en constatant ces défauts qui gâtent souvent le bien qu'il est capable de faire et qu'il fait, j'ai toujours hautement apprécié -et de nombreux amis pourront l'attester au besoin- j'ai toujours rendu

une complète justice à l'intelligence et à la science vraiment supérieure de Marx; et à son dévouement inaltérable, actif, entreprenant énergique à la grande cause de l'émancipation du prolétariat. J'ai reconnu et je reconnais les services immenses qu'il a rendus à l'Internationale, dont il a été l'un des principaux fondateurs, ce qui constitue à mes yeux son plus grand titre de gloire. Enfin je pense encore aujourd'hui que ce serait une perte sérieuse pour l'Internationale si Marx, frustré dans ses projets ambitieux et dans la réalisation d'idées pratiques, de la bonté desquelles sans doute il est convaincu, mais qui nous paraissent à nous très mauvaises, voulait retirer au développement ultérieur de notre grande association le concours si utile de son intelligence et de son activité (5). Mais tout cela ne constitue pas une raison pour se faire l'instrument aveugle de Marx, et je n'hésite pas à déclarer que s'il fallait choisir entre sa doctrine ou sa retraite je préférerais sa retraite.

J'aurais été tout simplement ridicule si j'avais eu jamais la pensée de comparer mes services au siens. Je n'ai jamais été qu'un simple soldat de l'Internationale, très dévoué, très fidèle, mais n'ayant absolument aucun autre titre à sa reconnaissance, tandis que Marx a été l'un de ses plus intelligents initiateurs, de ses pères. Je le reconnais de plein cœur, mais qu'il me soit permis, en même temps, d'exprimer le désir, que la grande intelligence de Marx lui fasse comprendre enfin -une chose que généralement les pères comprennent peu- que du moment que l'enfant a grandi il faut l'émanciper de toute tutelle, tant publique que masquée.

Il eut été également ridicule de ma part de mesurer ma science très insuffisante et tout-à-fait de seconde main avec la science réellement très étendue et profonde de Marx. Devant cette science je m'incline volontiers, sans toutefois l'accepter en aveugle (5). Je respecte beaucoup la science, la vraie science, la science positive, et je la respecterai encore d'avantage lorsqu'elle sera devenue la science de tout le monde, celle du peuple. Mais de toute l'énergie de mon âme je proteste contre la domination des savants. Ennemi en général de tous les gouvernements, parce que je suis convaincu que, par la nature même de leur constitution, comme organisation de l'autorité, ils doivent être fatals à l'égalité, à la justice, à la liberté et à la prospérité des peuples, je pense, qu'entre tous, le gouvernement des savants serait le plus arrogant, le plus méprisant, le plus froidement et systématiquement oppressif, et par conséquent le plus détestable.

Pour en revenir à ma propre personne, puisque bien malgré moi on l'a mise en cause, je déclare, une fois pour toutes, que n'ayant jamais inventé aucun système, ni même ce qu'on appelle une idée nouvelle, je n'ai pas le moindre droit à la dénomination de meneur ou de chef dans le sens théorique de ce mot, et quant au sens pratique il m'est encore moins applicable, car pour en être un, il faut pouvoir commander au moins à quelques soldats, et il n'y en a pas un seul qui me suive. Je n'ai donc jamais été chef que dans l'imagination, ou même plutôt dans la méchante intention de mes calomnieurs. Jamais je ne me suis posé comme chef parmi mes amis et jamais ils [ne] m'auraient accepté comme tel, ni moi, ni un autre. Car, je vous [le] répète encore, s'il est un sentiment universel et dominant parmi nous, c'est l'horreur profonde contre tout ce qui s'appelle domination et dominateurs, tutelle et tuteurs; et je puis vous assurer que la confiance des amis, leur amitié fraternelle, leur estime, que je considère comme mes trésors les plus précieux, se transformeraient bien vite en mépris et en haine s'ils apercevaient en moi seulement l'ombre d'une ambition autre que celle de concourir avec eux à titre égal à l'œuvre commune.

Il n'existe point de luttes d'ambition ni de jalousies personnelles entre nous. Comme toutes les capacités ne peuvent jamais devenir dominantes, puisque la possibilité même de quelque domination que ce soit est exclue, puisque toutes les facultés individuelles doivent concourir au triomphe d'une cause essentiellement collective, mais [les amis] sont contents lorsqu'ils trouvent dans un de leurs frères une capacité nouvelle. Pour tous c'est une richesse et une force de plus; et le champ de l'action est tellement immense, que vraiment il y a assez de place et de travail pour tous, plus de travail que chacun n'en peut soulever. Nous sommes d'ailleurs arrivés et nous arrivons chaque jour d'avantage à cette conviction -fruit de la très dure et très humiliante expérience individuelle par laquelle nous avons tous passés pendant ces terribles années- que les facultés et les forces [les] plus complètement développés, sont impuissantes et nulles en présence du but gigantesque que nous voulons accomplir; et que si nous voulons suffire à la tâche nous n'avons qu'un seul moyen: c'est de noyer, pour ainsi dire, en les élargissant et en les fortifiant par là même, toutes les pensées et toutes les initiatives individuelles dans la pensée et dans l'action collectives. De cette manière la force de chacun devient celle de tout le monde, et par contre chacun devient intelligent, puissant, moral par l'intelligence, la puissance et la moralité solidaires de tous.

Mais revenons à ma chère personne. Toute mon mérite -si mérite il y a- c'est d'avoir toujours été passionnément dévoué aux principes que je tiens pour vrais; de les avoir propagés avec toute l'énergie dont je suis capable, et de ne m'en être laissé détourner jamais, ni par personne, ni par rien.

Ennemi convaincu de l'Etat et de toutes les institutions tant économiques que politiques, juridiques et religieuses de l'Etat; ennemi en général de tout ce que dans le langage de la gènte doctrinaire on appelle la tutelle bienfaisante exercée sous quelques formes que ce soit, par les minorités intelligentes, et naturellement désintéressées, sur les masses; convaincu que l'émancipation économique du prolétariat, la grande liberté, la liberté réelle des individus et des masses et l'organisation universelle de l'égalité et de la justice humaines, que l'humanisation du troupeau humain en un mot, est incompatible avec l'existence de l'Etat ou de quelque autre forme d'organisation autoritaire que ce soit, j'ai soulevé dès l'année 1868, époque de mon entrée dans l'Internationale, à Genève, une croisade contre le principe même d'autorité, et j'ai commencé à prêcher publiquement l'abolition des Etats, l'abolition de tous les gouvernements, de tout ce qu'on appelle domination, tutelle et pouvoir, y compris évidemment la soi-disant révolutionnaire et provisoire, que les Jacobins de l'Internationale, disciples ou non disciples de Marx nous recommandent comme un moyen de transition absolument nécessaire, prétendent-ils, pour consolider et pour organiser la victoire du prolétariat. J'ai toujours pensé et plus que jamais je pense aujourd'hui que cette dictature, résurrection masquée de l'Etat, ne pourra jamais produire d'autre effet que de paralyser et de tuer la vitalité même et la puissance de la révolution populaire.

Voilà les principes que j'ai propagés, mais je n'ai pas été seul à le faire. Beaucoup d'amis très intimes et très chers, suisses, français, espagnols, sans parler des Belges qui les ont développés avec une science particulière, les ont prêchés en même temps et souvent avec beaucoup plus d'éloquence et de succès que moi. Au Congrès de Bâle grâce à la conformité qui existe incontestablement entre les principes et les instincts du prolétariat, nous avons remporté une victoire qu'on peut dire complète, non seulement sur les Proudhoniens individualistes et doctrinaires de Paris, propagateurs attardés du socialisme bourgeois, les Tollain, les Langlois, aujourd'hui traîtres à l'Internationale, mais encore sur les communistes autoritaires de l'Ecole de Marx. Voilà ce que Marx et les siens ne pourront jamais nous pardonner, et pourquoi aussitôt après le Congrès de Bâle, ils ont entrepris contre nous une campagne qui ne tend à rien moins qu'à notre démolition complète.

C'était leur droit, et s'ils se fussent bornés à nous attaquer dans nos principes, nous n'aurions assurément rien à leur reprocher. À leurs arguments, nous aurions opposés les nôtres. Dans cette polémique utile également aux deux partis, le peuple de l'Internationale, notre juge naturel, aurait prononcé en dernier ressort. Mais nos adversaires n'ont pas voulu de cette guerre loyale. Ils ont trouvé plus commode de diffamer les personnes que de combattre des arguments, et ils nous ont jeté de la boue. Ils commencèrent d'abord par remplir leurs journaux d'insinuations malveillantes contre nous et surtout contre moi qu'ils semblent avoir désigné comme le bouc émissaire condamné par eux à expier le crime solidaire de tous nos amis; par des accusations mensongères, très perfides et très ridicules dans l'intention et dans le fond, mais encore très vagues dans la forme, timides et pleines de prudentes réticences, formulées en un mot de manière à ce qu'ils pussent battre en retraite au besoin. Leurs attaques furent d'ailleurs tellement ridicules et, pour dire le vrai mot, bêtes, que peu désireux de poser ma propre personne dans une polémique ordurière, je crus pouvoir me dispenser de répondre. En outre, les amis avaient unanimement résolu qu'en présence de ces attaques indignes, toutes personnelles, on garderait le silence, et je n'ai pu ni voulu désobéir à une décision générale. Mais notre silence, loin d'avoir désarmé nos adversaires et nos insulteurs, semble les avoir irrités d'avantage. Ils semblent l'avoir pris pour ce qu'il était en effet, pour une expression de mépris, et je m'empresse d'ajouter, d'un mépris qui s'adressait non à leurs personnes - car il y a parmi eux des hommes comme Marx, comme Engels, comme Jung et comme Liebknecht, que nous estimons sous bien des rapports (5) - mais qui frappait les moyens infâmes dont ils se servent encore aujourd'hui pour nous attaquer.

Alors, soit encouragés, soit irrités par notre silence, ils passèrent du système de la calomnie par insinuations voilées; à celui de la calomnie positive, effrontée, en répandant contre nous les plus horribles mensonges, tant par leurs journaux, qu'au moyen de leur correspondance officielle et officieuse, toujours confidentielle et des agents qu'ils envoyèrent aux frais de l'Internationale dans tous les pays. On eut dit que l'Internationale les avait placés dans cette position prépondérante et leur a fourni des moyens d'action, non pour activer la propagande socialiste, mais pour démolir ceux qui osent contredire les idées et la pratique de Marx. Insultés et calomniés de cette manière, pendant deux

ans et demi, patients comme des anges, d'autres diraient comme des ânes, nous nous sommes tus. Et maintenant je vais vous expliquer les raisons de ce longuissime silence.

Avant tout ce fut le dégoût. Nous n'avons pas comme les amis et disciples de Marx, l'habitude de la boue. Ils s'y plongent comme si c'était leur élément naturel. C'est leur affaire, mais il nous était impossible de les suivre sur ce terrain où la victoire leur toujours assurée. Nous comptons d'ailleurs sur le bon sens et sur le sentiment d'équité du grand public de l'Internationale qui sans que nous nous en mêlions, saura faire justice, de la calomnie et des calomnieurs. Nous commîmes la faute d'oublier cette tendance générale des hommes à croire plus facilement au mal qu'au bien qui se dit d'autrui, et ces mots si profonds de Don Basilio dans la comédie de Beaumarchais: "Calomniez toujours, il en restera quelque chose". Avertis par une triste expérience, nous ne commettrons plus pareille faute, bien décidés que nous sommes de démasquer les calomnieurs et d'attaquer la calomnie, quelque ridicule et stupide qu'elle soit dans sa source. Nous le devons à la dignité même et à la moralité de l'Internationale qui, vraiment, serait déshonorée et perdue, si la calomnie pouvait y devenir jamais un moyen de triomphe.

Nous avons eu d'autres raisons, encore plus sérieuses, pour ne point accepter la lutte de personnes à laquelle nos adversaires avaient voulu nous forcer. Partant de notre principe hostile à toute domination, nous pensons en général qu'il n'est pas bien du tout que l'Internationale s'occupe de tant des personnes: pour les traîtres, il y a l'expulsion, accompagnée du mépris unanime; pour les différents personnels, il y a les jurys d'honneur, et pour ceux qui ont rendu de bons services à l'Internationale, il y a l'estime et l'amitié des compagnons. En dehors de cela rien. L'Internationale n'ayant d'autre but que l'émancipation de tous, ne doit point s'occuper du nez, de la taille, de l'esprit ou du bon plaisir de personne. Convaincus de cette vérité, nous n'avons donc pas voulu permettre à nos adversaires acharnés de transformer une grande question de principes et de pratique générale en une misérable et scandaleuse affaire personnelle. Ensuite nous avons voulu sauver à tout prix et l'union de l'Internationale, et en tout cas, nous ne voulions pas prendre sur nous la terrible responsabilité d'une rupture publique d'une scission, en présence du monde bourgeois qui ne peut manquer de s'en réjouir, et dans une époque aussi critique que la nôtre.

Au milieu des événements menaçants qui se sont passés en France et qui se passent ou se préparent aujourd'hui dans toute l'Europe; pendant et après une guerre désastreuse qui change les rapports politiques de l'Europe non au profit du prolétariat, mais à celui de la dictature militaire et du régime policier et banquier qui triomphent partout, nous pensions que le plus simple devoir commandait à tous les internationaux, individus et sections, l'oubli de leurs passions et de leurs injures personnelles et locales et l'union, non sous une dictature quelconque mais dans la solidarité et dans l'alliance libre de tous contre l'ennemi commun.

Vous comprenez, j'espère maintenant pourquoi nous nous sommes tus jusqu'à ce que la Conférence de Londres nous ait forcés de rompre le silence que nous nous étions imposés. Je montrerai en temps et en lieu comment nos ennemis, profitant de tous ces événements et de notre silence, ont accumulé contre nous les dénonciations, les calomnies, les injures. Aujourd'hui je ne Vous citerai que deux faits:

En Août 1871, après la proclamation de la république à Paris, *La Solidarité*, organe de la Fédération Jurassienne, avait lancé une proclamation aux travailleurs internationaux de tous les pays, les appelant tous à l'expression d'une sympathie non platonique, mais révolutionnaire et active pour la France qui était redevenue la Patrie de la révolution. Le gouvernement Fédéral de la Suisse s'en émut beaucoup. Ce manifeste, pensa-t-il, pourrait compromettre beaucoup la Suisse par devant l'Allemagne conquérante et triomphante. Il fit donc des remontrances au gouvernement de Neuchâtel, qui se trouvait et qui se trouve encore maintenant entre les mains des bourgeois radicaux alliés naturels des bourgeois-radicaux de Genève, qui, depuis deux ans à peu près, comme je vous l'ai déjà exposé, sont devenues les maîtres de l'Internationale de Genève. Les bourgeois de Neuchâtel qui déjà depuis bien d'années avaient pris en haine notre ami James Guillaume, le rédacteur de *La Solidarité*; parce que fils d'un conseiller d'Etat, intelligent, instruit et capable, il avait commis le crime de préférer à la brillante carrière bourgeoise qui s'ouvrait devant lui, l'humble et ruineux service du socialisme révolutionnaire dans l'Internationale, et parce que dans notre journal il avait osé développer des principes absolument contraires au radicalisme et au patriotisme bourgeois, cette fois stimulée par les remontrances du gouvernement Fédéral et par ses propres terreurs, se prit d'une véritable fureur contre lui. On menaçait de briser ses presses, ou retirer à l'imprimerie toutes les commandes de quelques amis, parce qu'il y

avait des bourgeois furieux qui voulaient le tuer. Vous savez que rien n'est aussi féroce que le bourgeois qui a peur

Tout cela d'ailleurs fût parfaitement naturel et en règle. Les bourgeois de Neuchâtel ont agi comme doivent agir tous les bourgeois. Mais ce qui fut révoltant ce que *L'Egalité*, organe officiel de la Fédération romande à Genève, rédigée par M. Outine, sous la direction immédiate du Conseil de cette Fédération internationale, prit parti pour les bourgeois radicaux contre Guillaume l'internationale. Il l'attaqua lui et son manifeste d'une manière ignoble; et non content de cet exploit, pour complaire sans doute à ses hauts et puissants protecteurs les bourgeois radicaux du gouvernement Central de Genève, le Conseil Fédéral de la Région genevoise envoya au gouvernement Fédéral de la Suisse une protestation par laquelle il désavouait avec énergie ce malencontreux manifeste qui avait mis si fort en fureur et en terreur Messieurs les bourgeois.

Voici l'autre fait. En septembre 1870, M. Liebknecht écrivait dans le *Volksstaat*, organe officiel du parti de la démocratie socialiste des ouvriers allemands, que les triomphes de l'Allemagne et la défaite de la France devaient avoir pour conséquence naturelle de faire passer l'initiative du mouvement socialiste de la France à l'Allemagne, et désireux sans doute de manifester dignement cette nouvelle initiative pangermanique, il célébra avec un grand enthousiasme les exploits de M. Gambetta, le grand étouffeur de la vraie défense nationale populaire et le démolisseur de la Fédération des révolutionnaires-socialistes du Midi de la France. M. Liebknecht calomnia naturellement dans son journal l'insurrection du septembre à Lyon, et jeta à tous ceux qui eurent l'honneur de prendre part à ce mouvement une bonne portion de sa boue.

Aujourd'hui, nous sommes enfin arrivés à cette conviction qu'à moins de nous laisser noyer dans cette boue, il nous est impossible d'éviter la rupture. Mais nous tenons à constater que ce n'est pas nous qui l'aurons provoquée. Nous avons fait des grands sacrifices pour conserver la paix, nos adversaires n'en ont pas voulu. Notre silence et notre patience, au lieu de les humaniser, leur ont fait croire que nous n'avions ni assez de force pour nous défendre, ni assez de courage pour les attaquer et ils crurent que le moment de nous anéantir et d'établir par là même leur domination dans l'Internationale était arrivé.

Profitant de la désorganisation des sections françaises qui les avaient toujours tenus en respect et forts de la majorité allemande, suisse allemande, genevoise et anglaise qu'ils avaient habilement préparée, il se décidèrent de frapper le grand coup. Ils convoquèrent donc la fameuse Conférence de Londres, ayant bien garde de ne point y appeler les délégués de la Fédération Jurassienne, victime condamnée par eux à l'immolation. Vous savez le reste.

Cette Conférence a eu évidemment deux objets: 1) Convertir le Conseil général de Londres, dirigé quasi-souverainement par le citoyen Marx, en un gouvernement politique et central, à demi-officiel et publique, et occulte en partie; 2) Aligner les sections et tous les individus qui ont eu l'audace de protester contre les théories et surtout contre la dictature de Marx.

À en juger par ce qui a été publié de cette Conférence, le double but est atteint et voilà pourquoi la Fédération Jurassienne s'est émue.

Si elle avait encore continué de se taire, elle aurait réellement mérité le mépris. Car il ne s'agit plus aujourd'hui ni d'individus, ni même de sections seulement. Il s'agit de l'existence même de l'Internationale, que les résolutions de la Conférence menacent de tuer. Et de la manière dont nos adversaires ont posé la question, il n'y a plus à choisir qu'entre la dictature de Marx, nécessairement accompagnée de la sortie de tous ceux, membres aussi bien que sections, qui ne sont pas disposés à reconnaître quelque dictature, quelque gouvernement d'en haut que ce soit, ou entre la dissolution complète de l'intrigue qui veut assurer la domination pangermanique des marxistes.

Oui, pangermanique, car comme je ne tarderai pas de le prouver autre part, en faisant abstraction de toute question personnelle, le débat qui nous divise aujourd'hui au sein de l'Internationale, n'est que la reproduction de la grande question historique que les événements actuels ont posé.

À qui appartient l'avenir: est-ce au principe de la domination et des grands Etats, essentiellement, historiquement représenté par la race conquérante ou violemment civilisatrice et par conséquent autoritaire des Germains, bourgeoisement appelés aujourd'hui les allemands; ou au principe du socialisme révolutionnaire et de l'organisation spontanée de la liberté populaire, au moyen de l'abolition de toutes les institutions politiques et juridiques de l'Etat et de la fédération des associations et des communes autonomes, représenté par les Latins et les Slaves. Sur ce dernier

terrain, l'union et la solidarité la plus fraternelle avec le peuple allemand est possible. Mais sur le terrain proprement germanique elles aboutiraient fatalement au triomphe du Pangermanisme.

Et pour revenir aux questions personnelles, qui, malheureusement, nous sont imposées malgré nous, j'ajouterai, que nous ne désirons aucunement, que Marx ni aucun des siens abandonnent l'Internationale. Au contraire, nous en serions bien fâchés; nous ne désirons pas même, qu'il sortit du Conseil Général, au sein duquel sa grande science économique peut rendre encore d'immenses services (5). Ce que nous demandons et que nous nous croyons endroit d'exiger, nos statuts généraux primitifs, les seuls que nous reconnaissons, à la même, c'est que le Conseil Général, rentrant dans les limites, qui lui sont assignées par ces statuts, redevienne, ce qu'il n'aurait jamais dû cesser d'être: un Bureau central de statistiques et de correspondance, et que renonçant à tout jamais de se transformer en une sorte de gouvernement politique et de directeur suprême des révolutions, il laisse à chaque pays, à chaque région, à chaque fédération, et à chaque section la pleine liberté et le soin de déterminer sa politique propre; après quoi nous serons sûrs, que toutes s'uniront dans la pensée unanime de ne suivre désormais qu'une seule politique, celle de la destruction des Etats.

Telles sont les questions, qui vont occuper et probablement déchirer le prochain Congrès. Je ne crois pas me tromper, en présumant que la majorité de ce Congrès sera marxienne, car il faut rendre cette justice à nos adversaires, ils sont de très habiles politiques, ce qui selon moi jeté sur leur socialisme révolutionnaire un jour passablement équivoque, la politique, étant par excellence l'art de manier les masses, c'est-à-dire l'art de les tromper et de les fourvoyer en vue de l'établissement d'un Etat, c'est à dire d'une domination et par conséquent aussi d'une nouvelle exploitation quelconque. Habiles politiciens, ai-je dit, et d'autant plus puissants, qu'il ne reculent pas même devant l'infamie au besoin pour assurer leur triomphe; les amis, disciples et nombreux agents de Marx, répandus aujourd'hui, comme on sait, et entretenus dans tous les pays aux frais de l'Internationale, ont tant agité, menti, calomnié, intrigué, que même dans les pays les plus récalcitrants à leur doctrine et notamment dans tous les pays latins, ils se seront assurés du vote de quelques rares adhérents. Mais en dehors même de ces partisans de la dernière heure, ils pourront compter sur une formidable majorité au Congrès.

D'abord il y aura la phalange sacrée et si bien disciplinée des délégués de l'Allemagne et de la Suisse allemande, qui voteront comme un seul homme, en aveugles, pour Marx et pour tout ce que Marx voudra. Ajoutez-y les néophytes du Danemark, qui ont introduit dans l'organisation de leurs sections une hiérarchie despotique, capable de réveiller la jalousie des Allemands eux-mêmes. Il y aura ensuite les Américains et les Anglais, qui tous voteront aussi dans le sens de Marx, et cela pour beaucoup de raisons. D'abord, quoiqu'il paraisse aujourd'hui, qu'un groupe de dissidents contre Marx se soit élevé même parmi les ouvriers d'Angleterre, -une dissidence, dont j'avoue franchement ignorer jusqu'à présent la nature et les causes-, on peut être assuré, que, comme dans les années précédentes, il n'y aura que les partisans de Marx, qui de l'Amérique aussi bien que de l'Angleterre, viendront au Congrès; et si les groupes dissidents de Londres s'avisent d'y envoyer leurs délégués, le Conseil général de Londres trouvera bien quelque motif plausible pour les faire refuser. Une autre raison est celle-ci: les Anglais, aussi bien, que les Américains, plongés exclusivement dans les affaires de leurs propres pays, sont d'une ignorance et d'une indifférence profondes par rapport à la plupart des questions, qui agitent et qui passionnent le continent de l'Europe; et pourvu que le Conseil général ne s'avise pas de vouloir exercer quelque autorité, quelque tutelle, si minime qu'elle soit, sur l'indépendance absolue de leur agitation politique et socialiste nationale, ce que le Conseil général se gardera bien de faire jamais, ils lui accorderont toute l'autorité possible sur les sections turbulentes et rebelles des pays latins.

Viendra enfin la grande intrigue de Genève; il faut que je m'arrête un peu sur ce point d'abord parce qu'il touche de très près à toutes les calomnies, dont je suis aujourd'hui l'objet, et ensuite et surtout parce que Genève fort habilement choisi par les marxistes comme lieu de réunion du prochain Congrès.

Jadis il y a eu deux partis dans l'Internationale de Genève: -les ouvriers en bâtiments, presque entièrement composé d'étrangers, surtout de Français et de Savoyards-, et ce qu'on appelle la Fabrique. Cette dernière, exclusivement composée d'ouvriers citoyens genevois, comprend les différents métiers de l'industrie horlogère. Les ouvriers en bâtiments sont beaucoup plus nombreux, mais aussi beaucoup plus pauvres, que ces derniers; ne gagnant, que de 2 - à 3 francs et très rarement jusqu'à 4 francs par jour, et ne travaillant tout au plus que neuf mois dans l'année, ce sont les vrais

prolétaires, et, au moins par instinct, aussi bien que par position, de vrais révolutionnaires socialistes. Dans le bon temps de l'Internationale, dont ils avaient été d'abord les fondateurs uniques, et jusqu'à la fin de 1869, ils votaient constamment dans toutes les assemblées générales de l'Association, contre les meneurs de la Fabrique, dont ils subissent malheureusement aujourd'hui la domination à peu près absolue, les résolutions les plus largement socialistes et internationales.

La Fabrique, ai-je dit, est composée exclusivement de Genevois pur sang. Comme citoyens ils jouissent de tous les droits politiques et ils en sont très fiers, ce qui suffit pour les convertir en instruments, il est vrai très bruyants et passablement présomptueux, mais d'autant plus aveugles du parti des bourgeois radicaux de Genève. Les meneurs de la Fabrique, ne demandent pas mieux, que de jouer un rôle et d'occuper des positions politiques, et cette vanité d'ouvriers-bourgeois est fort habilement exploité par les chefs du parti radical. Comme ouvriers-bourgeois, ils professent naturellement le socialisme bourgeois et sont fortement ennemis du socialisme populaire, égalitaire, anarchique ou franchement révolutionnaire. Cela s'explique d'ailleurs par ce fait que beaucoup de ces ouvriers, qui gagnent de 7 francs à 15 francs par jour dans une industrie toute de luxe, auraient peu de choses à gagner dans le cataclysme social.

Les tendances révolutionnaires de la Fabrique de Genève se sont manifestées clairement en Août et Septembre 1869, lors de l'élection des délégués pour le Congrès de Bâle et de la discussion sur son programme. Pellicer Farga, qui fut le témoin oculaire et auriculaire de la lutte, que nous eûmes à soutenir à cette occasion, pourra vous la raconter en détail. Les sections de la Fabrique avaient poussé leur outrecuidance jusqu'à signifier un ultimatum très impératif aux ouvriers en bâtiments, les menaçants d'une séparation s'ils ne voulaient pas consentir à éliminer du programme du Congrès [les] deux questions principales: celle de la propriété collective et celle de l'abolition du droit d'héritage. Que les ouvriers-citoyens de Genève aient voulu retrancher l'une et l'autre, rien de plus naturel. D'abord elles choquaient leurs instincts de socialistes bourgeois, et ensuite leur maintien dans leur programme et leur solution dans le sens révolutionnaire auraient rendu impossible leur alliance avec bourgeois radicaux. Mais il n'en fut pas moins insolent de leur part de prétendre dicter la loi à la majorité. C'est ce que nous [fîmes] sentir aux ouvriers en bâtiments, en leur disant, que la paix et l'union étaient sans doute d'excellentes choses, mais seulement lorsqu'elles étaient fondées sur la liberté et sur le respect mutuel de tous et non sur la subordination des uns aux autres, fussent les premiers en majorité, ou même en minorité! Nous remportâmes la victoire; mais de cette époque date la haine implacable des meneurs de la Fabrique contre mes amis et surtout contre moi.

Ces meneurs ont toujours poursuivi deux buts, auxquels nous avons été constamment opposés et que je n'ai jamais cessé de combattre tant que je suis resté à Genève, c'est à dire exclusivement jusqu'au Congrès de Bâle. Le premier de ces buts fut, d'établir de droit et de fait dans toutes les sections de l'Internationale de Genève le pouvoir gouvernemental discrétionnaire et en quelque sorte occulte des comités, et son accompagnement inévitable, la déchéance et la soumission réelle du peuple de l'Internationale. Leur calcul, au point de vue de leur ambition était parfaitement juste. Ils furent toujours battus dans les assemblées générales, où, soutenant les vrais principes de l'Internationale et soutenus par l'instinct révolutionnaire des masses, nous avions beau jeu contre eux. Aussi détestaient-ils franchement les assemblées populaires et leurs préféraient les assemblées semi-occultes des comités. Il est beaucoup plus aisé de gagner quelques dizaines de membres faisant partie de ces comités, en prenant les uns par l'ambition, les autres par la vanité, les troisièmes enfin par la cupidité, que d'imposer au peuple réuni des idées mesquines et étroites. À force de persévérance, et grâce à la négligence, non exempte de fatuité, et à la défaillance de quelques uns de nos ci-devant alliés, aujourd'hui tombés dans une inaction complète, les chefs de la Fabrique, après mon départ de Genève ont atteint leur but. Aujourd'hui l'action de l'Internationale de Genève s'est concentrée dans les comités; et le résultat de cette victoire ne s'est point fait attendre: c'est la démoralisation et la désorganisation des sections, devenues un instrument entre les mains des bourgeois radicaux.

Le second but que les meneurs de la Fabrique poursuivirent et au point de vue duquel la réalisation du premier devait servir comme moyen, fut précisément cette solidarité complète de l'Internationale à la politique nationale des bourgeois radicaux de Genève. C'est ce qu'on appelle à Genève, dans la Suisse allemande, en Allemagne, la participation légitime et nécessaire du prolétariat aux questions et aux luttes politiques des bourgeois. Les marxistes nous reprochent de vouloir faire abstraction des luttes politiques, nous représentant faussement comme une sorte de socialistes arcadiens (6), platoniques, pacifiques et nullement révolutionnaires. En disant cela de nous, ils

mentent sciemment, car mieux que personne ils savent, que nous aussi nous recommandons au prolétariat de s'occuper de la question politique; mais que la politique, que nous prêchons, absolument populaire et internationale, non nationale et bourgeoise, a pour but non la fondation ou la transformation des Etats, mais leur destruction. Nous disons, et tout ce que nous voyons aujourd'hui en Allemagne et en Suisse nous confirme, que leur politique tendait à la transformation des Etats dans le sens soi disant populaire ne peut aboutir, qu'à un asservissement nouveau du prolétariat au profit des bourgeois. Qui voyons nous en effet à Genève? M. Grosselin, le coryphée, le grand orateur et le principal meneur de la Fabrique, siège aujourd'hui comme député dans le Grand Conseil et y prononce de beaux discours frappés au coin d'un socialisme bourgeois très timide, tandis que le pouvoir réel reste concentré exclusivement entre les mains des bourgeois, d'autant plus puissants que l'Internationale elle-même est devenue aujourd'hui leur jouet.

Donc il existe maintenant, mais seulement à cette condition, la plus intime alliance entre le gouvernement radical et l'Internationale nullement socialiste, mais par contre très politique de Genève; et Marx a été fort bien inspiré, en choisissant précisément Genève pour le prochain Congrès. Cela ajoutera d'abord à la majorité marxienne le nombre respectable de 32 délégués genevois et pour soutenir la coterie il y aura la haute protection gouvernementale et les coups de poing de la population genevoise ameutée contre nous.

On peut prédire d'avance, que le Congrès finira par un horrible scandale. Eh bien, malgré cela, nous irons pour y défendre les principes du socialisme révolutionnaire, et nous avons le ferme espoir, qu'il s'y présentera avec nous une minorité imposante, composée d'Espagnols, d'Italiens, de Français et de Belges, et que cette minorité sauvera et la liberté et l'existence même de l'Internationale.

[Demande concrète de Bakounine]

N'ayant au fond qu'une chose très simple à vous demander, je vous ai adressé une lettre si longue, citoyen, parce qu'il m'a paru utile et juste, qu'après avoir entendu tous les mensonges, que nos ennemis colportaient partout contre nous, vous et vos amis entendiez à la fin de notre propre bouche l'exposé véridique de nos sentiments, de nos opinions et de nos intentions.

Maintenant ce sera à vous à juger. Quant à la demande que je me crois en plein droit de vous adresser, elle est toute simple et vous l'avez sans doute déjà deviné.

Je vous ai dit, que j'ignore encore la teneur des calomnies que vous avez entendu proférer par M. Outine contre moi; mais je suppose, qu'ils ont dû être bien graves, puisqu'elles ont pu vous pousser à vous exprimer sur mon compte d'une manière dubitative, il est vrai, mais qui ne m'est pas moins très injurieuse pour moi. Vous comprendrez [que] je ne puis rester tranquille dans le dilemme où vous m'avez donné pour compagnon M. Outine et que du moment que vous avez cru devoir poser ce dilemme, il est de votre devoir aussi de me donner le moyen d'en sortir. Pour cela il n'est qu'un seul moyen, c'est de me répéter au plus vite tout ce que M. Outine ou d'autres vous ont dit contre moi, et non seulement contre moi, car si je suis le principal accusé, j'ai la certitude que je ne suis pas le seul, et que mes amis Adhémar Schwitzguébel et surtout James Guillaume ont eu leur bonne part.

Ai-je besoin de vous dire qu'en répétant tout, mais absolument tout ce que vous avez entendu dire contre nous, vous remplirez un seul [simple] devoir et ne commettrez pas un acte d'indiscrétion et d'indélicatesse. Aucun homme, qui accuse un autre d'actions infâmes, à moins d'être un lâche, n'osera demander le secret, à moins, qu'il ne prétende faire de celui, qui l'écoute son complice. D'ailleurs, vous devez désirer comme moi, comme nous tous, que la pleine lumière se fasse, que les horribles cancons, que la basse calomnie ne puissent plus s'y prendre jamais. Et pour cela il n'y a qu'un seul moyen, c'est de dire toute la vérité, de répéter froidement tout ce qu'on a entendu, tout ce qu'on sait.

Donc au nom de mon droit incontestable, au nom de votre propre honneur, dans l'intérêt même de l'Internationale je vous demande de vouloir bien me répondre, avec la plus grande précision et fidélité de détails aux questions suivantes:

1) Quels sont les faits, qu'Outine, H. Perret, Marx ou quelque autre individu de la même compagnie ont formulés tant contre [moi que contre] mes amis Guillaume et Schwitzguébel, et quelles preuves vous ont ils apportés à l'appui de leurs accusations contre nous?

2) Devant qui et en quelles circonstances ces accusations ont elles portés contre nous? Dans des conversations privées, ou en pleine conférence?

3) La Conférence de Londres s'en est elle occupée officiellement? Et si oui, quelles sont les résolutions qu'elle a prises par rapport à nous?

Je crois devoir vous avertir, citoyen, que des copies de cette lettre, que vous recevrez des mains de nos amis de Barcelone, seront envoyées par nous à quelques amis intimes de différents pays, et que je ferai la même chose avec la réponse, que j'espère recevoir bientôt de vous, quelle qu'elle soit. Ai-je besoin d'ajouter qu'à défaut de sympathie, je compte sur votre loyauté et sur votre justice (7).

Document en français dans le CDR édité par l'IISG d'Amsterdam, (version et notes de Frank Mintz)

Lorenzo s'était retiré en juillet chez son ami Manuel Cano, à Vitoria, et n'y reçut la lettre [de Bakounine] que le 15 août; il y répondit le 21 août. Sa réponse, qui s'est conservée dans les papiers de Bakounine, est évasive; il venait d'abandonner son poste au Conseil fédéral espagnol [...], pour ne pas se trouver mêlé plus longtemps aux luttes intestines qui menaçaient de détruire l'Internationale en Espagne : il ne se soucia pas d'intervenir dans la querelle entre Marx et Bakounine en acceptant le rôle que ce dernier lui demandait d'assumer. Il répondit:

“Compagnon Bakounine,... Je ne puis préciser aucune des accusations dirigées contre vous par Outine.. . Ce que j'ai entendu sur vous a été dit dans les séances officielles de la Conférence, et se trouve dans des documents qui pourront être réclamés au prochain Congrès de la Haye: on y verra ce que vous désirez connaître, sans que j'aie à accuser personne au sujet de ce qui - à tort ou à raison, je n'en sais rien - a pu être dit contre vous ou contre d'autres ; j'éviterai ainsi de jouer le rôle de délateur... Je m'abstiens de discuter sur la question de principes. Je vous remercie de l'exposé que vous me faites de ceux que vous professez, parce que vous contribuez de la sorte à m'éclairer ; et je vous déclare à mon tour que mes principes, ou, pour mieux dire, ma conviction et ma conduite comme international consiste à reconnaître la nécessité de grouper, et à travailler à grouper, tous les travailleurs en une organisation qui, tout en constituant une force sociale pour lutter contre la société actuelle, soit une force intellectuelle qui étudie, analyse et affirme par elle-même, sans nécessité de mentors d'aucun genre, et surtout de ceux ni possèdent une science acquise par les privilèges dont ils jouissent ou ont ils ont joui, quelle que soit leur prétention de se poser en avocats du prolétariat.»

Nettlau [Michael Bakounin, eine Biographie, Londres, 1896-1900], p. 590. - Au sujet de cette réponse, dont j'ai également envoyé copie à Anselme Lorenzo sur sa demande (il en avait oublié le contenu), celui-ci m'a écrit, le 30 janvier 1906: « Je retrouve bien dans cette réponse mes phrases habituelles, ce qu'on pourrait appeler mon style. Cette lecture m'a fait de la peine, parce que, sous l'impression des circonstances spéciales dans lesquelles je me trouvais, j'avais écrit avec une certaine dureté, bien éloignée de l'admiration et du respect que m'a toujours inspirés Bakounine. Démissionnaire du Conseil fédéral de Valence, victime des inimitiés et des haines qu'avaient produites les dissidences, moi qui ai toujours fui les luttes personnelles, et me trouvant alors, par ces causes, isolé et triste, j'écrivis sur ce ton, qu'aujourd'hui je reconnais injuste. »

(Guillaume James *L'Internationale (Documents et souvenirs)*, Paris, 1985, -reproduction de l'édition en quatre tomes, entre 1905 et 1910-, tome II, quatrième partie, chapitre IV, p. 293.

Notes

1) Cette conférence de Londres eut lieu en septembre 1871 (NDT).

2) La phrase exacte est *Si ce que Marx a dit de Bakounine est certain, c'est un infâme, et sinon, c'est le premier nommé; il n'y a pas de moyen terme: tant sont graves les censures et les accusations que j'ai entendues. El Proletariado Militante*, tome I, chapitre 24, “La conferencia de Londres” (NDT).

3) L'antisémitisme de Bakounine a choqué avec raison Anselmo Lorenzo *parmi les accusations adressées par Bakounine contre Marx, les circonstances que Marx était juif ressortent comme une cause particulière de sa haine. Cela, qui contrariait nos principes, imposant la fraternité sans distinction de races et de croyances, me fit un effet désastreux, et disposé à dire la vérité, j'enregistre cela en dépit du respect et de la considération qu'à de nombreux titres mérite la mémoire de Bakounine. Lorenzo Anselmo El Proletariado militante*, Madrid, 2005, p. 204, (NDT).

4) “marxien” est l'adjectif utilisé par Bakounine, vu que le terme “marxiste” n'était pas employé (NDT).

5) Il est remarquable que Bakounine loue presque toujours le savoir de Marx et ses aspects positifs, tout en repoussant sa soif de pouvoir (NDT).

6) Arcadien, originaire d'Arcadie: *symbole d'un âge d'or rempli d'idylles entre bergers et/ou bergers et bergères [... possède presque les mêmes connotations que la conception d'Utopie ou celui de l'Age d'or]* Wikipedia en français et en castillan (NDT).

7) James Guillaume dans *L'Internationale o. c.*, pp. 291-292, présente un début et une fin autres que la lettre à Anselmo Lorenzo, mais en fait il s'agit d'une ébauche de lettre du 24 avril (NDT).